

N@NCY-TEX@S Numéro 44, février 20??

La publication de N@NCY TEX@S est interrompue pour une période indéterminée suite à une indisposition temporaire mais néanmoins prolongée de son rédacteur en chef sans doute due à une irradiation à l'isotope EK_{1664} au cours du Très Très Prestigieux Tournoi Par Paires du BCNJ. Pour faire patienter les lecteurs en attendant que le susnommé retrouve le peu de facultés qui lui restait, deux extraits du futur sommaire...

- Un article complet :
Science et raison contre chance et superstition (3^e partie)
par Florent Langlais
voir document **N@NCY-TEX@S 44 inachevé (02)Mollo**
- Les 11 premières pages d'un article qui devait en compter une vingtaine :
Une petite histoire du bridge (chapitre 7) : ...il s'appelle Ely Culbertson
par Gérald Masini
voir document **N@NCY-TEX@S 44 inachevé (03) Culbertson**



L'épisode 6, dans le numéro 42, a montré que le bridge plafond a été créé vers le milieu des années 1910 pour corriger les défauts de la marque du bridge aux enchères : seuls les points des levées demandées sont désormais comptabilisés pour la manche. Le 31 octobre 1925, au cours d'une croisière avec des amis, le milliardaire américain Harold S. Vanderbilt reprend la nouvelle règle, y ajoute la notion de vulnérabilité et modernise la marque. Le bridge contrat est né. A la fin des années 1930, il a conquis les deux côtés de l'Atlantique supplantant définitivement le bridge aux enchères et le bridge plafond, dont les Français avaient fait leur cheval de bataille. En cela, un homme a joué un rôle prépondérant...

TOUT

CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE BRIDGE ET QUE VOUS N'AVEZ JAMAIS OSÉ DEMANDER

UNE PETITE HISTOIRE DU BRIDGE, PAR GÉRALD MASINI



...il s'appelle

Ely Culbertson

La place de premier plan qu'il s'est ménagée au panthéon du bridge, il ne la doit pas vraiment à ses talents de joueur mais plutôt à des qualités peu communes d'organisateur et d'homme de spectacle, qui font indubitablement de lui la figure la plus haute en couleurs du bridge mondial.

UNE JEUNESSE TUMULTUEUSE

Ely Culbertson naît le 22 juillet 1891 à Poiani de Verbilao, en Roumanie. Sa mère, Xenia Rogoznaya, est la fille d'un chef cosaque. Son père, Almon Elias Culbertson, est un ingénieur américain appointé par le gouvernement russe pour développer les champs pétrolifères du Caucase. Élevé en Russie, le jeune Ilya (Ely) est pris dans les remous politiques du pays dès l'adolescence. En 1907, âgé d'à peine dix-sept ans, il tombe amoureux de la fille d'une princesse géorgienne, Nadya, qui l'entraîne dans les activités des factions anarchistes et nihilistes locales. L'événement va être doublement déterminant pour son avenir. D'une part, il entame une carrière précoce de joueur professionnel afin de récolter des fonds pour le mouvement révolutionnaire. D'autre part, la belle est bientôt assassinée, et lui-même se retrouve emprisonné à Rostov, pour avoir trempé dans un complot contre un dirigeant local. Relâché grâce à sa citoyenneté américaine et aux

démarches de ses parents, il doit fuir et choisit de s'installer aux États-Unis.

Il fréquente quelques mois les universités de Yale, en 1908, et de Cornell, en 1910. Dans l'intervalle, en 1909, sur le bateau qui le ramène d'un court séjour en Europe suite au décès de sa mère, il apprend un nouveau jeu de cartes qui fait alors fureur, le bridge aux enchères^{N20}. En 1911, il est repris par l'agitation politique. Attiré par l'insurrection zapatiste, il gagne clandestinement le Mexique, d'où il est chassé après avoir de nouveau goûté la prison. Il rejoint alors Cuba, puis l'Espagne. Expulsé en raison de ses sympathies anarchistes, il sillonne l'Europe et finit par s'arrêter à Paris en 1913. Il s'inscrit à la Sorbonne puis, quand la guerre éclate, se réfugie à Genève avec son père et ses trois frères, où il étudie à l'université jusqu'en 1915.

De retour à Paris, protégé d'un enrôlement par son statut d'étranger, il mène une vie insouciant, jouant au poker, à l'écarté, au bridge, et aussi aux échecs. Selon ses propres dires, c'est à cette époque que, plus qu'un simple passe-temps et qu'une source de revenus, les cartes deviennent pour lui un sujet d'études scientifiques. Il s'installe à Bruxelles après la guerre, vivant de ses talents à la carte et de leçons de bridge, les biens familiaux ayant été confisqués par la révolution russe. Indésirable par son passé agité et ses acti-

vités de joueur professionnel, il retourne en Amérique en 1921.

Même si les séjours dans les villes européennes et américaines sont avérés, il est difficile de faire la part du vrai et du faux dans ces multiples péripéties, comme dans les suivantes, rapportées dans une autobiographie publiée en 1940 [cul-1]. En effet, Ely Culbertson n'a jamais hésité à utiliser tous les moyens qui se sont offerts à lui pour se forger une image susceptible de favoriser sa carrière. Il ne s'en cachait d'ailleurs pas, déclarant lui-même dans ses discours : « *j'ai mis au point la plus grande organisation publicitaire qui soit au monde,* » ou encore « *j'ai créé le personnage d'un Ely Culbertson qui n'a jamais existé en réalité.* » Selon Jack Olsen [ols-1], c'est un publiciste, Benjamin Sonnenberg, avec qui il liera connaissance vers 1925, qui l'aurait conseillé en la matière et imaginé une bonne part des aventures rapportées.

Il est toutefois indéniable qu'Ely est dès cette époque un homme cultivé et raffiné, orateur doué. Largement autodidacte, il doit ses connaissances à une soif continue d'apprendre et à une aptitude remarquable pour les langues^{N0} plutôt qu'à ses différentes inscriptions dans des universités prestigieuses.

LES DEBUTS

Voilà donc Ely Culbertson à New York. Obligé de subvenir aux besoins des siens, il reprend une activité de joueur professionnel et fréquente les clubs de jeu, comme le fameux Knickerbocker Whist Club, où il côtoie le gratin des bridgeurs de l'époque, Robert F. Foster^{N1}, Sidney S. Lenz, Wilbur C. Whitehead^{N1} ou Milton C. Work^{N1}. Associé à Lucella Shelton, professeur de bridge, il y démontre la pertinence de ses théories scientifiques sur le bridge, compte de main mathématique et enchères exploratoires, qui lui permettent de vaincre en duplicate. En mars 1922, il y fait une rencontre qui va faire définitivement basculer sa vie. Sollicité par Wilbur Whitehead qui cherche un quatrième, il est présenté à Josephine Dillon, l'une des reines du bridge d'alors. Ébloui par sa beauté et sa distinction autant qu'impressionné par ses talents de joueuse, il la convainc facilement de l'intérêt de travailler les enchères car elle a déjà entendu parler de son système. L'idée s'impose de former une paire, au bridge, puis dans la vie. Leur liaison est officiellement établie le 11 juin 1923 par un mariage dans l'intimité.

■ Josephine Dillon Culbertson (1899–1956)



Née Josephine Murphy, à Bayside (New York), elle épouse James Dillon en 1919 mais se retrouve veuve presque aussitôt, suite au suicide de son mari. Devenue la secrétaire de Wilbur C. Whitehead^{N1} pour gagner sa vie, elle en vient naturellement à s'intéresser au bridge. Quand

elle rencontre Ely Culbertson, à 23 ans, elle a déjà la réputation de meilleure joueuse d'Amérique. Grande et mince, des yeux immenses d'Irlandaise, un nez légèrement retroussé et un sourire espiègle la rendent attirante, plutôt que belle. Ely n'y résiste pas et ils se marient en 1923. Participant activement au développement et à l'enseignement du système de son nouvel époux, elle restera le professeur de bridge le mieux payé du pays jusqu'en 1930. Elle gagne rapidement le sobriquet de *Miracle Moderne*^{N17} en tant que seule femme pouvant rivaliser avec les plus grands joueurs de l'époque, dont certains seront ses partenaires réguliers, comme Michael Gottlieb, Albert Morehead, Waldemar von Zedtwitz, ainsi que son mari, bien sûr. Avec eux, elle remporte de nombreuses compétitions nationales^{N12} et internationales, mais goûte également l'amertume de la défaite en finale des championnats du monde de 1937, à Budapest, face aux Autrichiens. Considérée comme la meilleure joueuse mondiale jusqu'à ce qu'elle se retire du bridge, en 1937, elle est la première femme à atteindre le plus haut niveau de la compétition. Son talent n'a rien à envier à celui de son mari, ce qui ne va pas toujours sans poser de problèmes au sein du couple. Pleine de sang-froid dans le feu de l'action, c'est une théoricienne et une analyste remarquables. Dans la préface du *Blue Book* [cul-2], Ely reconnaît d'ailleurs lui-même que l'ouvrage n'aurait jamais vu le jour sans sa contribution et qu'il aurait dû porter la double signature. Son influence dans les activités de l'entreprise Culbertson est d'ailleurs indéniable. Elle participe à pratiquement toutes, cofondant notamment *The Bridge World* avec son mari en 1929. Elle sera de tout temps éditrice des livres sur le système Culbertson, même si, comme ceux d'Ely, la plupart des articles et livres publiés sous son nom sont largement préparés par l'équipe technique du magazine. Elle a quand même coécrit l'historique *Lesson sheets on the approach-system* [cul-12], en 1927, et on lui doit la première mouture du *Culbertson's summary* [cul-13] en 1931. Le plus connu de ses ouvrages est sans conteste *Contract bridge for beginners* [cul-11], paru en 1937, qui connaîtra un succès durable. Forcée au repos à cause d'une santé fragile, Josephine demande le divorce en 1938, mais le couple reste partenaire en affaires et en édition. Elle meurt d'une commotion cérébrale en 1956, laissant d'elle l'image d'une battante, comme le rappelle son éloge funèbre dans *The Bridge World* : « *modeste et douce, elle luttait à la table avec une volonté implacable. Elle acquit le respect et l'affection de tous, partenaires et adversaires.* »

Josephine et Ely Culbertson. "Mr. and Mrs. Culbertson", par Nikol Schattenstein, huile sur toile, c. 1930. National Portrait Gallery, Smithsonian Institution, Washington D.C.



Pour montrer que ses prouesses ne sont pas dues à la chance, Ely se lance dans la course aux trophées avec sa compagne. Il engage deux jeunes joueurs talentueux comme coéquipiers, Theodore Lightner^{N7}, un agent de change, et Waldemar von Zedtwitz^{N2}, un aristocrate d'origine saxonne, américain par sa mère. Après s'être distingués dans diverses épreuves, l'équipe remporte en 1926 le premier tournoi national de bridge aux enchères, à Detroit^{N11}.

Cependant, il faut bien vivre et les cours ne rapportent guère à New York. En Californie, au contraire, les gens de cinéma n'hésitent pas à payer au prix fort des leçons leur permettant de briller en société. Ayant décidé d'y aller tenter leur chance, les Culbertson y découvrent le bridge contrat en 1927. Leur recherche d'une plus grande précision dans les enchères ne peut que s'épanouir avec la nouvelle marque. Ely adapte son principe d'économie — tout changement de couleur se fait par palier de 1 — à la nouvelle variante et met au point le principe des enchères forcing. Procéder par courtes étapes et ouvrir en majeure plutôt qu'à Sans-Atout nécessitent un compte de main précis, qu'il s'emploie à peaufiner (voir l'encadré page 6).

Rentré à New York, le couple n'a aucune peine à convertir ses coéquipiers au nouveau jeu. Ely a compris que le potentiel du bridge contrat est supérieur à celui du bridge aux enchères, dont il pressent la fin. Voyant enfin l'opportunité de bâtir une carrière et de supplanter les autorités du bridge aux enchères, il va profiter de la moindre occasion pour que son nom devienne synonyme de bridge contrat, quitte à donner un coup de pouce au destin quand il le faudra.

Pour populariser ses idées et son système [12], il entame une campagne à long terme en plusieurs étapes, incluant l'élaboration, déjà évoquée, d'une image personnelle (fictive) susceptible de lui attirer les sympathies et l'admiration du public, la création d'une école de bridge avec des professeurs diplômés, et la publication d'ouvrages faisant office de références. Ainsi, quand *Auction Bridge Magazine* cesse de paraître, il rachète le fichier des abonnés et, avec 3 000 \$ de mise de fonds et l'aide de Bill Huske, un journaliste professionnel ayant brièvement dirigé le magazine avant sa disparition, il lance *The Bridge World* en octobre 1929. Le premier numéro dépasse toutes ses espérances, avec 20 000 exemplaires vendus. Le succès n'ira qu'en se confirmant et la revue deviendra la principale source de revenus de son créateur.

LE DÉFI AUX ANGLAIS

Converti au bridge contrat après en avoir été un farouche opposant, le colonel Walter Buller, l'un des meilleurs joueurs de Grande-Bretagne, s'en faisait désormais l'avocat [bul-1]. Il avait même réussi à gagner à sa cause le Portland Club, jadis temple du whist, qui légifère et fait autorité dans tout l'empire britannique en matière de jeux de cartes. Dans un style proche de celui de Pierre Bellanger en France^{N3}, il n'hésitait pas à décrier les préceptes venus d'Amérique, vantant les mérites du *British bridge*^{N16}. En mars 1930, il écrit notamment qu'une équipe anglaise, sans même être composée des meilleurs éléments, gagnerait d'une « montagne de points » contre n'importe quelle équipe américaine.

Percevant tout le parti qu'il peut tirer des allégations du colonel, Ely a une idée de génie : il lui lance un défi dans les pages du *Bridge World*, dont il envoie une copie aux autres journaux. Inaugurant un procédé qui va devenir habituel par la suite, il use de fanfaronnades et autres sarcasmes pour forcer la main à son adversaire, qui se voit obligé d'accepter pour ne pas se couvrir de ridicule. C'est le premier des grands matches internationaux disputé par l'équipe des Culbertson, et le premier match international de bridge tout court. Comme il le fera pour les suivants, Ely orchestre le tout de main de maître, au mieux de ses intérêts.

Le match de 300 donnes, en duplicate, commence le 15 septembre 1930 à Londres, dans les locaux du vénérable Almack's Club. Les Culbertson sont associés à leurs partenaires habituels,

Theodore Lightner et Waldemar von Zedtwitz. Le colonel Buller s'est adjoint M^{me} Gordon Evers, joueuse très prudente, Cedric Kehoe, maître technicien, et Nelson Wood-Hill, qui allie les qualités et les défauts des deux autres. Alors même que ni l'une ni l'autre équipe ne représente officiellement son pays, l'événement a un retentissement difficile à imaginer aujourd'hui. Le déroulement de la rencontre est diffusé dans le monde entier par les agences de presse et il faut défendre l'entrée du club contre l'afflux des spectateurs fanatiques. Voici comment un journaliste de l'époque décrit l'atmosphère sur place [ols-1] : « *sous une lumière tamisée, les quatre joueurs sont assis autour de la table. Le silence total n'est rompu que par le léger claquement des cartes. Une corde de velours écarlate entoure l'enceinte réservée aux joueurs et autour d'elle, assis comme dans des fauteuils de ring, les spectateurs se concentrent sur les moindres péripéties du jeu. Dès que la séance a commencé, plus personne n'est autorisé à entrer, ni à sortir, ni même à se promener sur la pointe des pieds. Il est absolument interdit à quiconque de dire un mot.* »

Mal préparés, les Anglais refusent même d'utiliser les étuis apportés par les américains et transmettent les cartes dans des enveloppes. Le match prend vite un tour défavorable pour leurs couleurs. Buller est un joueur talentueux, mais un excès d'audace lui joue souvent des tours, comme le montre cet exemple tiré de la séance du premier soir.

♠ D 10 7 6											
♥ D V 3 2											
♦ A 9 7 6 5											
♣ —											
♠ A R 4 3 2	<table border="1" style="border-collapse: collapse; width: 40px; height: 40px; margin: auto;"> <tr><td></td><td style="text-align: center;">N</td><td></td></tr> <tr><td style="text-align: center;">O</td><td></td><td style="text-align: center;">E</td></tr> <tr><td></td><td style="text-align: center;">S</td><td></td></tr> </table>		N		O		E		S		♠ V 9 8
	N										
O		E									
	S										
♥ —			♥ R 10 9 8								
♦ 10 2			♦ D V 3								
♣ A 8 7 6 4 2			♣ 10 9 3								
			♠ 5								
			♥ A 7 6 5 4								
			♦ R 8 4								
			♣ R D V 5								

S	O	N	E
Waldemar von Zedtwitz	Walter Buller	Josephine Culbertson	M ^{me} Gordon Evers
1♥	1♠	4♥	—
—	5♣	—	—
×	—	—	—

Aux 1 400 points de pénalité s'ajoutent encore 100 autres points pour 1 de chute à 4♥ laissé joué dans l'autre salle (les comptes sont faits en points

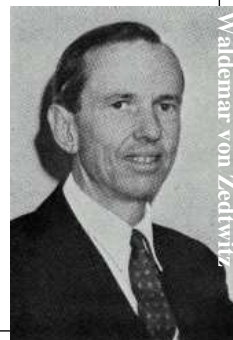
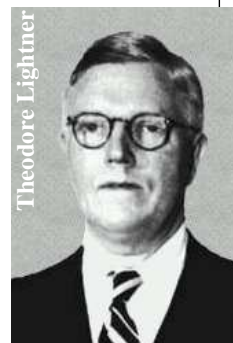
totaux). L'exemple suivant, dans la même veine, montre que les systèmes de l'un et l'autre parti sont tout aussi limités mais que la chance est encore en faveur du même camp.

		♠ 10 8 5 3									
		♥ D 5 3									
		♦ V 9 8 6									
		♣ 9 8									
♠ R D 7 4	<table border="1" style="border-collapse: collapse; width: 40px; height: 40px; margin: auto;"> <tr><td></td><td style="text-align: center;">N</td><td></td></tr> <tr><td style="text-align: center;">O</td><td></td><td style="text-align: center;">E</td></tr> <tr><td></td><td style="text-align: center;">S</td><td></td></tr> </table>		N		O		E		S		♠ V 9 6
	N										
O		E									
	S										
♥ V			♥ 7 4 2								
♦ D 10 2			♦ 5 4 3								
♣ D 10 7 6 5			♣ A V 4 3								
			♠ A 2								
			♥ A R 10 9 8 6								
			♦ A R 7								
			♣ R 2								

S	O	N	E
Waldemar von Zedtwitz	Cedric Kehoe	Theodore Lightner	Nelson Wood-Hill
1♥	1♠	—	—
4♥	—	—	—

Les ouvertures au palier de 2 des Américains sont si fortes qu'elles sont très rarement utilisées et Waldemar von Zedtwitz, en Sud, doit se contenter d'ouvrir de 1♥. Les enchères en seraient très certainement restées là sans l'intervention disons malheureuse de Cedric Kehoe, en Ouest. À l'autre table, M^{me} Gordon Evers ouvre de 3♥ fort, mais le colonel Buller ne se trouve pas d'enchère.

Démoralisés par la succession des mauvais coups, les Anglais finissent par s'incliner de 4 845 points. Laisant alors tomber son masque de courtoisie, Ely raille le colonel, mauvais perdant, et raconte à qui veut l'entendre que ses adversaires ont joué comme des pieds, un comportement déplaisant dont il fera malheureusement une habitude. L'équipe américaine remporte ensuite deux autres matches, dont un contre une sélection du Crockford's Club, gagnant de nombreux adeptes parmi les joueurs britanniques. Sûr de lui, Ely avait prévu ses victoires et, en bon businessman, planifié leur exploitation. Au milieu des préparatifs de son déplacement, il avait dicté en trois semaines les 300 pages de son *Blue Book* [cul-2].



■ Le système Culbertson

Le système, dit approche-impératif^{N18}, est fondé sur deux grands principes. Le premier stipule qu'une couleur déclarable, c'est-à-dire au moins quatrième par deux gros honneurs, doit être annoncée de préférence à Sans-Atout, tandis que le second codifie les enchères (impératives, ou forcing comme on le dit de nos jours) sur lesquelles le partenaire ne peut pas passer.

Une donne contient en moyenne 8 levées d'honneurs et 5 levées de basses cartes (longueurs et coupes). Les deux jeux combinés d'un même camp doivent comptabiliser 6 levées pour la manche, 7 à 7,5 pour le petit chelem, et 8 pour le grand. A R vaut 2 levées d'honneurs, A D 1,5 levées, A D V 1,5⁺ levées (c'est-à-dire 1,5 levées avec 1 plus-value, 2 plus-values valant 0,5 levée), etc. Exemple :

♠ A V 6 ♥ R V 10 7 5 ♦ R V ♣ A D V

La main vaut 1⁺ (A V) + 1 (R V 10) + 0,5 (R V) + 1,5⁺ (A D V), soit 4,5 levées d'honneurs. Ces valeurs sont défensives car elles prennent en compte les risques de coupe adverse. Les levées de jeu (offensives) font intervenir la distribution. Exemple :

♠ R D 10 7 ♥ V 10 9 8 ♦ A D 8 ♣ R V

si l'atout est majeur, la main vaut 1,5 + 0,5 (R D 10 et 4 cartes) + 0,5 + 0,5 (V 10 et 4 cartes) + 1,5 (A D) + 0,5⁺ (R V) + 1 (doubleton à Trèfle et 4 atouts), soit 6⁺ levées de jeu. Les levées de jeu, en cas de fit, et les levées d'honneurs déterminent les (paliers des) réponses et redemandes.

Voici très rapidement les grands lignes du système.

- Les ouvertures :
 - 1SA, 2SA, 3SA et 4SA indiquent des mains 4333 uniquement, avec 4-5, 4,5-6,5, 7-8,5 et 8,5 levées d'honneurs, respectivement,
 - au palier de 2, elles sont forcing de manche, à partir de 5 levées d'honneurs,
 - au palier de 3, elles indiquent 7 levées de jeu, quelle que soit la force en points d'honneurs,
 - au palier de 4, ce sont des barrages,
 - 5♥ et 5♠ indiquent des mains de 2 perdantes.
- Les réponses :
 - les sauts au palier de 3 dans une couleur, même en soutien, sont forts,
 - après un fit, une nouvelle couleur au palier de 4 est une interrogative (dite Culbertson) qui demande la qualité (As, Roi, singleton, chicane) de la dite couleur,
 - 4SA est une demande d'As et 5SA (le fameux Josephine) une tentative de grand chelem.
- D'une manière générale, le contre reste d'appel tant que le partenaire n'a pas parlé.

où il révèle ses conceptions du bridge et son système d'enchères (voir ci-contre). À son retour triomphal d'Angleterre, il livre son enfant au public après un délai savamment étudié. Le premier tirage est épuisé le jour même de sa sortie. Dès 1931, les réimpressions atteignent un chiffre vertigineux qui, cumulé avec celui des traductions, en fait le plus gros tirage de tous les temps de la littérature de bridge. Ne cessant d'améliorer ses idées, il publiera un *Gold Book* en 1936 [cul-6], dont le système restera le standard américain pendant près de quinze ans, jusqu'à ce qu'il soit détrôné par celui de Charles Goren.

Désormais riche et célèbre, Ely peut attaquer sérieusement les autres étapes de son plan de carrière. Il parcourt le pays de long en large pour promouvoir la méthode qui lui a permis d'écraser les Anglais sur leur terrain, charmant des auditoires nombreux et essentiellement féminins grâce à sa prestance et à son accent russe. Il met sur pied un véritable laboratoire du bridge, employant une armée d'experts à l'analyse des donnes jouées et au perfectionnement de son système. Parallèlement, il crée une organisation d'enseignants, *Culbertson National Studios*, avec examens et remises de diplômes habilitant à enseigner le système. Wilbur Whitehead et Milton Work, entre autres, finiront par y donner des leçons. Il organise également des tournois, toujours à son nom, et commercialise toutes sortes d'accessoires de bridge, encore et toujours à son nom. Tandis que la diffusion de *Bridge World* dépasse les 40 000 exemplaires, il publie une multitude de courts fascicules bon marché, manuels pour apprendre seul sa méthode [cul-9, cul-10], condensés de la dite méthode [cul-7, cul-8], ou manuels complets sur d'autres jeux, tels que le jo-jotte, directement inspiré de la belote [cul-11]. Bien que signés Culbertson, ces opuscules, ainsi que la plupart des articles parus dans les journaux et magazines de l'époque, sont rédigés par des nègres, comme Albert H. Morehead ou Alphonse Moyse Jr. Tous atteignent des tirages astronomiques et feront l'objet de multiples rééditions et traductions. *Contract bridge at a glance* [cul-13], par exemple, paru en 1931 et vendu 1 \$, atteindra les 713 000 exemplaires en 1937, ce qui en fait sans doute la publication la plus rentable des Culbertson.

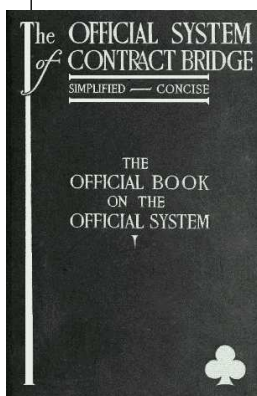
LA BATAILLE DU SIECLE

Au début des années 1930, rien ne semble pouvoir arrêter les Culbertson dans leur irrésistible lancée, tant ils accumulent les succès dans les

compétitions officielles^{N12}. Mais ils attisent par la même occasion la jalousie et la rancune des experts en place. Oubliant leurs divergences, douze d'entre eux, emmenés par F. Dudley Courtenay, Winfield Liggett Jr., Sidney S. Lenz, Milton C. Work et Wilbur C. Whitehead forment les *Bridge Headquarters*^{N8} pour contrecarrer la prétention d'Ely à devenir l'unique et suprême autorité en matière de bridge. Ils mettent au point un système concurrent, baptisé rien moins que *The Official System*^{N9} [bri-2, bri-3, len-2], dont quelques principes ont tout de même perduré : la valeur des grosses cartes est comptée en points, comme aujourd'hui, et non pas en levées, comme dans le système Culbertson, le soutien au palier de 2 est non-forcing et l'ouverture de 2♣ est forcing de manche.

Voyant là l'occasion d'établir définitivement sa domination, Ely défie ses adversaires dans la presse en juin 1931. Puis, devant l'absence de réaction, il désigne nommément celui qu'il veut rencontrer, Sidney Samuel Lenz, alors âgé de 58 ans, un austro-américain, premier professeur de Josephine, champion de whist puis des formes successives de bridge [len-1, len-3], qui a une réputation non usurpée de véritable magicien à la carte. Magicien, il l'est d'ailleurs aussi au sens littéral du terme, en amateur. Il est même encore champion de ping-pong, dont il préside la fédération américaine.

Comme il l'a fait avec Buller, Ely entreprend une campagne de dénigrement et de moqueries systématiques, déclarant par exemple que « *Mr. Lenz ne tient sa réputation que de ses résultats au whist et d'articles qu'il a lui-même écrits et dont il est le héros.* » En octobre, Lenz finit par se résoudre à accepter le défi. L'enjeu, 5 000 \$ versés par Ely plus 1 000 \$ versés par Lenz, ira à des œuvres de charité. Le match sera une partie fixe de 150 robres, en 20 séances nocturnes, avec distribution des cartes au hasard. Ely jouera avec sa compagne ou l'un de ses coéquipiers habituels, Lenz avec un partenaire de son choix, en



l'occurrence le jeune Oswald Jacoby^{N13}, alors âgé de 29 ans. Le 14 novembre, les deux partis officialisent leurs intentions à grand renfort de publicité et le match débute le 7 décembre 1931 au Chatham Hotel à Manhattan. Quelques célébrités, dont la Grande-Duchesse Marie

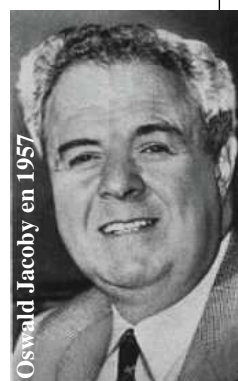
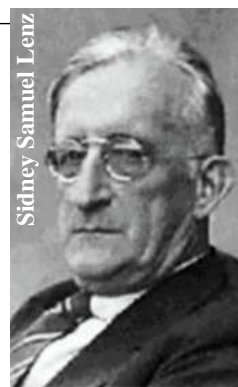
de Russie et Chico Marx, ont été invitées à suivre la rencontre dans le silence le plus solennel, à travers des interstices ménagés dans le paravent qui isole les joueurs de l'assistance. Le lieutenant Alfred Gruenther^{N10}, passionné de bridge, assure la fonction d'arbitre en grand uniforme de West Point. Ely a ameuté tout ce que les médias comptent comme personnalités influentes, présentant le match comme le combat d'un jeune couple d'amoureux contre une puissante coalition de douze jalouses autorités établies. Vingt-quatre câbles ont été posés pour la seule agence *Associated Press* et huit salariés des télégraphes travaillent jour et nuit pour transmettre les nouvelles de l'affrontement dans le monde entier. Une agence spécialisée a même été chargée de collecter les articles sur l'événement, mais elle devra rapidement renoncer devant le flot de papier dépassant toute capacité de stockage.

Fidèle à ses principes, Ely multiplie les incidents pour agacer ses adversaires, prenant des temps de réflexion interminables — pour déterminer s'il va chuter de 2 ou 3 levées ! — ou se faisant servir ses repas à la table de jeu. Il n'hésite pas non plus à mettre de l'huile sur le feu à la moindre mésentente entre Sidney Lenz et Oswald Jacoby, apostrophant le premier d'un « *alors, Sidney, vous n'avez encore pas changé de système ?* » Malmenés, et menés de 7 000 points après 27 robres, Ely et Josephine ne prennent le dessus qu'à partir de la sixième séance et se trouvent avec 10 705 points d'avance à mi-parcours.

Le match se poursuit à l'hôtel Waldorf-Astoria, dans le propre appartement de Lenz. S'il est un grand artiste de la carte, celui-ci a parfois des annonces « primitives » qui ébranlent la confiance de Jacoby, comme le montre l'exemple suivant.

O	N	E	S
Theodore Lightner	Oswald Jacoby	Ely Culbertson	Sidney Lenz
1♠	×	—	2♣
—	3♣	—	?

♠ R 5 ♡ A 7 5 4 ◇ 8 7 ♣ D V 10 9 8



La bataille du siècle. Assis, de gauche à droite : Oswald Jacoby, Ely Culbertson, Josephine Culbertson, Sidney Lenz. Debout, à l'extrême droite, en uniforme : Alfred Gruenther.



Après un premier sous-bid manifeste, Lenz choisit finalement de passer, alors que la manche à Cœur ou à Trèfle est sur table. De son côté, Jacoby multiplie les psychics et, donne après donne, les relations entre les deux partenaires se détériorent. La brouille éclate le 28 décembre, au cent-troisième robre, pour une brouille. Détenant :

♠4 ♥RD73 ♦7652 ♣8542

Jacoby intervient à 1SA sur une réponse de 1♠ de Josephine à l'ouverture de 1♥ d'Ely. Les Culbertson jouent normalement 3SA, mais Lenz demande à Jacoby d'arrêter ses « *enchères idiotes* ». D'autant plus vexé qu'Ely ne manque pas d'en rajouter, Jacoby veut quitter la table, mais Alfred Gruenther lui rappelle que le règlement l'oblige à finir le robre en cours. Il se rassoit à contrecœur et déclare séchement à Lenz : « *Vous avez joué tout à l'heure le flanc d'une manière absolument stupide et vous me faites des reproches. C'est mon dernier robre !* »

Le lendemain, le Commandant Winfield Liggett Jr., vétéran de la Grande Guerre et vieil ami de Lenz, remplace Jacoby. Bien que les Culbertson mènent alors de 20 000 points, la fin du match est difficile pour eux car leurs adversaires sont servis par une longue succession de donnes favorables. La vingtième et dernière séance, le 8 janvier 1932, consacre néanmoins leur victoire.

Quand la dernière carte tombe, Lenz se lève et serre la main de Josephine mais tourne le dos à Ely, irrité par les méthodes qu'il a employées pour déstabiliser son équipe. Josephine, qui pouvait se faire remplacer par Theodore Lightner, Michael Gottlieb, Howard Schenken ou Waldemar von Zedtwitz, n'a joué que 98 des 150 robes. Après un total de 904 donnes, dont 25 où les quatre joueurs ont passé, les Culbertson l'emportent avec 8 980 points d'avance, alors que le nombre de points d'honneurs que le hasard a

distribués aux deux camps est pratiquement identique : 18 081 pour Culbertson et 17 898 pour Lenz. L'évaluation en levées d'honneur, « à la Culbertson », donne même une égalité quasi parfaite : 3 649 à 3 648 [cul-5].

Mais que l'analyse des donnes montre la supériorité de son concurrent ou non, le Système Officiel a vécu. Au-delà de l'affrontement entre deux écoles, le véritable enjeu du match était le contrôle du marché de l'édition et de l'enseignement du bridge. Ely voit ses espérances se réaliser. Le couple qu'il forme avec Josephine est élevé au statut de mythe grâce à ses exploits, une publicité qui permet aux deux époux de s'enrichir encore davantage. Ils signent de nombreux contrats pour des articles, des émissions de radio... et Ely reçoit même 360 000 \$ de la société de films RKO pour animer une série de courts-métrages documentaires sur le bridge. Le retentissement considérable du match, tant au niveau national qu'international, donne également un élan formidable au bridge contrat, dont Ely vient juste de créer la première fédération, *The National Bridge Association*, dans le courant de 1931^{N14}. Il en profite pour lancer l'idée d'une sorte de simultané mondial tenant lieu de Jeux Olympiques, inauguré le 1^{er} avril 1932 sous la forme d'un tournoi de 16 donnes préparées par l'équipe du *Bridge World* et se déroulant simultanément dans plusieurs villes de trente-deux pays du monde entier, dont Shanghai et Le Caire. Quarante-vingt-dix-mille joueurs de quelques soixante-dix pays y participeront en 1934, mais la guerre mettra un terme à l'événement en 1941. L'idée ne sera reprise qu'en 1960, sous la forme des actuelles Olympiades, dans le droit fil de l'idée initiale d'Ely.

LE DÉFI AUX FRANÇAIS

Les ambitions d'Ely ne s'arrêtent pas à son pays. Il lui faut conquérir l'Europe et, après les Anglais, vaincre les Français, dont les champions individualistes sont opposés à toute méthode, y compris la sienne. Ils n'ont d'ailleurs pas encore adopté le bridge contrat et restent attachés au bridge plafond^{N15}. Mis au défi en 1933, ils acceptent de jouer contre Culbertson et les siens, à la condition d'utiliser la marque du bridge plafond, où le seul intérêt est la réalisation de



Michael Gottlieb

surlevées : une prime de 100 et 200 points supplémentaires est accordée pour 12 et 13 levées, mais la demande de chelem proprement dite ne rapporte rien.

Il est décidé de jouer 108 donnes dans un véritable match opposant deux équipes de quatre joueurs, à Paris [bel-1]. Contrairement aux précédentes, la rencontre ne bénéficie cependant que d'une publicité très discrète, seuls les membres de quelques grands cercles parisiens pratiquant la compétition à cette époque. Emmenée par Pierre Bellanger, associé à Pierre Albarran, l'équipe française est complétée par Sophocle Venizelos, qui deviendra premier ministre de Grèce en 1950, et Adrien Aron, le frère du philosophe Raymond Aron. Côté américain, Josephine et Ely sont associés à Theodore Lightner et Michael Gottlieb.

Ayant sous-estimé le talent des Français à la carte et surtout n'ayant pas l'expérience du bridge plafond, les Américains commencent par perdre des points. La quatre-vingt-unième donne est un exemple significatif de ce que peut leur coûter leur méconnaissance du jeu à la française.

♠ R D V 10					♠ 8 4 3 2				
♥ A 9 3					♥ 8 6				
♦ 4 3					♦ R 9 2				
♣ A R 8 4					♣ 10 9 5 3				
♠ 7 6 5	<table border="1" style="width: 40px; height: 40px; margin: auto;"> <tr><td style="text-align: center;">N</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">O</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">E</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">S</td></tr> </table>	N	O	E	S	♠ 8 4 3 2			♠ 8 4 3 2
N									
O									
E									
S									
♥ 4 2					♥ 8 6				
♦ A 10 8 6 5					♦ R 9 2				
♣ 7 6 2					♣ 10 9 5 3				
♠ A 9									
♥ R D V 10 7 5									
♦ D V 7									
♣ D V									
S	O	N	E						
<i>Ely</i> <i>Culbertson</i>	<i>Adrien</i> <i>Aron</i>	<i>Michael</i> <i>Gottlieb</i>	<i>Sophocle</i> <i>Venizelos</i>						
1♥	-	2♠	-						
3♥	-	4♥	fin						
S	O	N	E						
<i>Pierre</i> <i>Albarran</i>	<i>Josephine</i> <i>Culbertson</i>	<i>Pierre</i> <i>Bellanger</i>	<i>Theodore</i> <i>Lightner</i>						
1♥	-	3♥	-						
4♥	-	-	-						

Craignant qu'Ely Culbertson ne réalise un chelem après l'enchère forte de 2♠ de Michael Gottlieb, Adrien Aron entame l'As de Carreau et re-joue la couleur après l'appel de son partenaire : 11 levées pour les Américains. Dans l'autre salle, Josephine n'a aucune raison de craindre un chelem et préfère entamer atout : 13 levées et 300 points pour les Français. À noter que ces derniers ne jouent pas d'enchères forcing et l'histoire ne

■ Albert Hodges Morehead (1909–1966)



Recruté à vingt-trois ans par Ely Culbertson pour ses talents de joueur et d'analyste, Albert Morehead fait notamment partie de l'équipe Culbertson qui remporte la seconde édition de la coupe Schwab^{N4} en battant les Anglais, en 1934. En deux ans, il devient le bras droit

d'Ely et son conseiller attitré, au point de prendre la direction de toute l'entreprise Culbertson. Il dirige successivement *The Bridge World*, les Crockford's Clubs de New York et Chicago, et les cartes Kem (voir l'encadré page 12). Parallèlement, il assure la présidence de l'USBA^{N19}, de 1933 à 1938, puis, en 1943, de l'ACBL^{N19}, dont il est fait membre honoraire en 1946. Ses nombreuses charges ne l'empêchent nullement d'avoir une activité littéraire des plus débordantes. Il participe comme nègre à la rédaction de la plupart des ouvrages de Culbertson, tient la rubrique de bridge du New York Times de 1935 à 1963, et trouve le temps de rédiger une multitude d'articles et de livres [mor-2, mor-3]. Lexicographe averti et reconnu [mor-1], il écrit en fait un peu sur tout [mor-5], parfois sous des pseudonymes, ses manuels de jeux, les *Hoyle*, faisant encore autorité aujourd'hui [mor-4]. Il est également l'auteur des premiers statuts de la Fédération Mondiale de Bridge, qu'il présente peu avant sa mort. Joueur exemplaire, jamais on ne l'a vu faire preuve d'un quelconque mouvement d'humeur à la table.

dit pas si Albarran aurait pu passer sur 3♥.

Après avoir compté 856 points d'avance, les Français commencent toutefois à s'essouffler, peinant à suivre les enchères plus compétitives de leurs adversaires, qui reviennent progressivement au score. Arrive la cent-unième donne.

♠ 10 6 4					♠ R 8 5 3 2				
♥ 10 8 4 3					♥ A 9 6 2				
♦ D 10 8 4					♦ 6				
♣ D 7					♣ 10 9 8				
♠ A D 9	<table border="1" style="width: 40px; height: 40px; margin: auto;"> <tr><td style="text-align: center;">N</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">O</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">E</td></tr> <tr><td style="text-align: center;">S</td></tr> </table>	N	O	E	S	♠ R 8 5 3 2			♠ R 8 5 3 2
N									
O									
E									
S									
♥ V 5					♥ A 9 6 2				
♦ R 5 3 2					♦ 6				
♣ R 4 3 2					♣ 10 9 8				
♠ V 7									
♥ R D 7									
♦ A V 9 7									
♣ A V 6 5									

Dans une salle, Sophocle Venizelos en Sud (associé à Pierre Albarran) ouvre de 1SA, contrat final chuté de 3, soit 300 points pour les Culbertson en Est-Ouest. Dans l'autre salle, 2♠ réussi avec 2 surlevées rapporte 138 points à Gottlieb et Lightner... en Est-Ouest également. La donne



tournée n'est pourtant pas annulée. Le score de la seconde table est tout simplement attribué aux Français, les Américains encaissant 162 points sur le coup. Afin de ne pas détériorer l'ambiance de la rencontre, on décide d'un commun accord de jouer une ultime donne. Finalement, le match est dé-

claré nul car les Américains ne comptent plus que quelques points de retard. La décision arrange les deux camps. Les Américains sont soulagés de ne pas avoir perdu contre de jeunes joueurs rompus au jeu de la carte, tandis que les Français, pour qui c'est une victoire morale, peuvent se croire les plus forts.

Si Pierre Bellanger se trouve conforté dans son idée que les « systèmes » tels que celui de Culbertson sont inutiles, l'événement sonne pourtant le glas du bridge plafond et du jeu intuitif à la Bellanger. Le bridge contrat avait en fait déjà commencé à pénétrer la France, ralliant lentement mais sûrement les meilleurs joueurs. Pierre Albarran et Robert De Nexon ne tarderont pas à s'y mettre...

LES ANGLAIS, ENCORE

En 1933, pour la première édition de la coupe Schwab^{N4}, les Culbertson, toujours associés à Theodore Lightner et Michael Gottlieb, affrontent de nouveau une équipe anglaise [bul-2]. Elle est emmenée cette fois par le lieutenant-colonel Henry M. "Pops" Beasley et compte la crème des joueurs anglais de l'époque, Lady Doris Rhodes, Sir Guy Domville, Graham F. Mathieson, George Morris et Percy V. Tabbush.

Le match commence le 17 juillet, à Londres, et dure trois jours. Un tableau électrique faisant apparaître cartes et enchères, ancêtre du bridge-rama, est installé pour permettre à un large public de suivre le jeu. Menés comme d'habitude, les Américains l'emportent au final de 10 900 points grâce à un système désormais bien au point, qui leur a plus particulièrement permis de prendre le meilleur dans les séquences de chelem.

Ely réalise pour l'occasion un tour de force : écrire dans le même temps un livre de 400 pages

qui commente chaque donne jouée [cul-3] et qui est mis en vente deux jours après la fin du match. Sa lecture est édifiante pour un bridgeur contemporain. Il est difficile d'imaginer comment le système Culbertson a pu atteindre la réputation qui fut la sienne tant les enchères — tout comme celles de l'autre camp, d'ailleurs — restent très frustes le plus souvent. La réputation d'Ely lui-même apparaît quelque peu usurpée, quel que soit le compartiment de jeu considéré, enchères, jeu de la carte ou analyse *post mortem* [van-1].

♠ 7 4 2
♥ 9 4
♦ R 9 5
♣ V 9 5 4 2

♠ D 9 6 3
♥ A V 3
♦ A V 2
♣ A 7 3

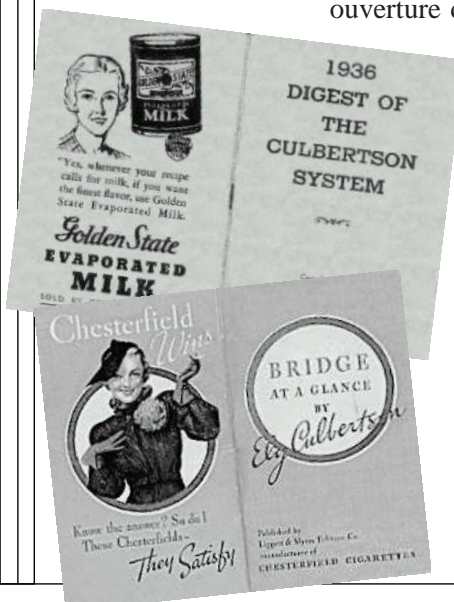


♠ R V
♥ D 10 7 6 5 2
♦ D 7
♣ D 10 6

♠ A 10 8 5
♥ R 8
♦ 10 8 6 4 3
♣ R 8

O	N	E	S
Ely Culbertson	Henry M. Beasley	Theodore Lightner	Guy Domville
-!	-	1♥	-
2♥!	-	3♥!	-
3SA	-	4♥	fin

Accordons aux Américains une honnêteté leur interdisant tout maniérisme et disons que l'impression de table explique comment ils finissent par retomber sur leurs pieds à 4♥, juste fait. En tant que partenaires fittés, ils étaient sûrement accoutumés à de telles situations, inhérentes au système et à la farouche opposition d'Ely à toute ouverture de 1SA sans



Bridge et publicité. Deux exemples de livrets présentant en quelques pages les principes du système Culbertson et vantant accessoirement les mérites du lait condensé Golden State et des cigarettes Chesterfield. Ce type de plaquette bon marché à grande diffusion a été une source de revenus très substantiels pour les époux Culbertson.

couleur déclarable (c'est-à-dire quatrième) commandée par au moins un Valet accompagné d'un honneur supérieur. Son commentaire sur cette donne se borne à un laconique : « *une fois que je l'ai soutenu, il décida d'aller à la manche malgré tout* » [cul-3].

La notion de couleur déclarable est encore en cause dans le second exemple.

E	S	O	N
<i>Theodore Lightner</i>	<i>Guy Domville</i>	<i>Ely Culbertson</i>	<i>Henry M. Beasley</i>
1♦	1♥	2♦	2♥
-	-	3♦	3♥
3SA	×	4♦	fin

♠ R 10 7	♠ D 8 6 3
♥ R 9 8 7 4	♥ A 3
♦ 4	♦ A R V 9 5
♣ 6 5 4 3	♣ V 10
♠ V 5 4 2	♠ A 9
♥ 6	♥ D V 10 5 2
♦ D 7 6 3	♦ 10 9 2
♣ A D 9 7	♣ R 8 2

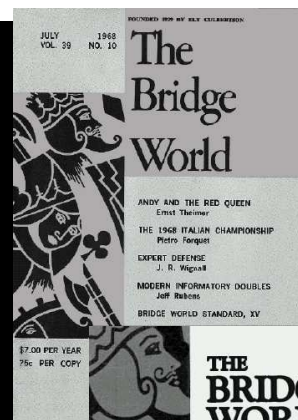
	N	
O		E
	S	

Même contrat dans les deux salles, et même résultat, +1, aucun des deux Sud n'ayant trouvé l'entame de l'As de Pique. Ely se montre à cette

■ Ely Culbertson businessman

De toutes les entreprises mises sur pied par Ely Culbertson, c'est *The Bridge World* qui se révélera la plus solide. Rien qu'en 1937 par exemple, soit huit années après sa création, elle rapporte 1 000 000 \$ de recettes brutes, dont 220 000 \$ de royalties pour son fondateur et rédacteur en chef. Épaulé par Albert Morehead, ce dernier a su rallier les meilleurs experts : Theodore Lightner et Waldemar von Zedtwitz de son équipe habituelle, B. Jay Becker, Alfred Sheinwold, Sam Fry Jr... Grâce à des rubriques originales devenues fameuses, entre autres le *Master Solver's Club*, où un panel d'experts analysent techniques et enchères, le magazine est le premier à publier des conventions telles que le Stayman, la défausse Laventhal ou le Blackwood aux cartes clés, et à en populariser l'utilisation. Le journal connaît toutefois des hauts et des bas. En 1943, après plusieurs décisions catastrophiques de son propriétaire, il n'est plus rentable et ne doit sa survie qu'à sa réputation. Il est repris par Albert H. Morehead, qui le publie en association avec Josephine Culbertson, Richard L. Frey et Alphonse Moyse Jr., l'un des nègres des Culbertson. Celui-ci continue seul en 1946, sous la supervision des époux Culbertson, et devient l'unique propriétaire après leur disparition, en 1956. Il reste rédacteur en chef à la suite d'un nouveau rachat, en 1963, par McCall Corporation, mais doit se retirer trois ans plus tard, quand le magazine passe aux mains d'Edgar Kaplan et Jeff Rubens, qui deviennent respectivement rédacteur en chef et rédacteur en chef adjoint. Jeff Rubens remplace finalement Edgar Kaplan lorsque celui-ci décède en 1997. Toujours en kiosque, *The Bridge World* (www.bridgeworld.com) demeure à ce jour le plus ancien magazine de bridge publié sans interruption.

Une autre des entreprises lancées par Ely Culbertson est encore en activité aujourd'hui. Tout commence à la fin de 1933, lorsqu'un inventeur autrichien, Siegfried Klausner, persuade Ely d'investir dans les cartes à jouer en plastique, l'impression sur ce type de support étant alors une innovation. Klausner apporte la technique, Ely les relations et le réseau de diffusion nécessaires pour trouver des partenaires. C'est ainsi que naissent les cartes Kem (voir page 12, en bas). Résistantes et lavables, bien qu'assez glissantes, elles ne rencontrent cependant pas le succès escompté auprès des bridgeurs, qui restent attachés au carton et trouvent le produit trop cher. Il faut céder le capital, mais non sans qu'Ely se soit assuré des droits suffisants pour lui rapporter de confortables revenus jusqu'à la fin de sa vie. De nos jours, les cartes Kem (www.kem.com) sont principalement utilisées dans les casinos. Si Ely Culbertson a souvent flairé les bonnes affaires, s'est montré entreprenant et en avance sur ses concurrents, n'hésitant pas à prendre des risques avec des produits nouveaux, il n'a jamais été un gestionnaire exemplaire. Ses entreprises ont prospéré, mais dirigées par d'autres. Par exemple, en 1932, profitant de sa renommée grandissante, il crée son propre club à New York, baptisé *Crockford's* en hommage au célèbre cercle de jeu londonien. Somptueusement meublé et décoré, doté de l'une des meilleures tables de la ville, le nouveau temple du bridge s'agrandit en 1934, tandis qu'un second club de même nom est ouvert à Chicago. Pourtant, malgré le succès, une mauvaise gestion mène rapidement l'affaire au bord de la faillite. Elle est cédée au Cavendish Club quatre ans plus tard... A noter que, après leur divorce en 1938, Josephine et Ely resteront non seulement partenaires de bridge mais aussi associés à parts égales dans la société Culbridge Inc. qui détenait les actifs du couple depuis 1934.



occasion... disons mal inspiré, en enlevant 3SA X qui aurait été réussi avec une levée de mieux sur toute entame. Alors que le contrat de 4♠, pas si mauvais, n'a pu être atteint parce que la couleur n'est déclarable ni par Est ni par Ouest, il n'y voit pas prétexte à commenter les limites de son système, dont voici une nouvelle illustration.

♠ 9 3			
♥ R			
♦ V 6 4			
♣ 9 8 7 6 5 3 2			
♠ 8 7 6 2	N O E S	♠ R 10 4	
♥ 8 7 6		♥ D V 10 9 4 2	
♦ 9 8 5 2		♦ 7 3	
♣ A V		♣ D 10	
		♠ A D V 5	
		♥ A 5 3	
		♦ A R D 10	
		♣ R 4	

	S	O	N	E
	<i>Michael Gottlieb</i>	<i>George Morris</i>	<i>Josephine Culbertson</i>	<i>Percy V. Tabbush</i>
	1♦!	-	-	1♥
	x	-	2♣	fin!

Sans couleur longue, Michael Gottlieb est obligé d'ouvrir au palier de 1, les ouvertures à SA étant strictement limitée aux distributions 4333. Il ne trouve ensuite pas le courage de parler sur 2♣. Dans l'autre salle, les adversaires parviennent sans difficulté à la manche à 5♣ après une ouverture de 2SA. Ely n'évoque même pas la possibilité de jouer 3SA et remarque simplement : « *il doit y avoir un moyen de poursuivre les enchères, mais je ne sais pas lequel.* »

Voici enfin un autre empaillage, où le jugement d'Ely est mis en défaut à la table.

♠ V 9 3			
♥ D 8 5			
♦ V 10 7 4			
♣ 9 7			
♠ A R D 8 4	N O E S	♠ 10 6	
♥ 4 3		♥ 6	
♦ R 8		♦ A D 6 2	
♣ V 6 5 3		♣ A R 10 8 4 2	
		♠ 7 5 2	
		♥ A R V 10 9 7	
		♦ 9 5 3	
		♣ D	

	O	N	E	S
	<i>Ely Culbertson</i>	<i>Henry M. Beasley</i>	<i>Theodore Lightner</i>	<i>Graham F. Mathieson</i>
	1♠	-	3♣	3♥
	-!	-	4♣	-
	4♠(vérifier)	-	5♣	fin

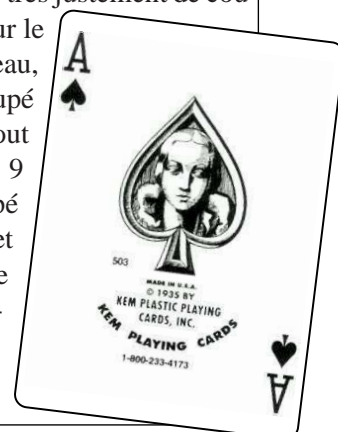
Ely justifie son passe en arguant qu'il avait voulu en apprendre plus sur la main de son partenaire — l'existence d'un fit à Pique, par exemple — sans élever le palier des enchères, tout en déclinant un arrêt à Cœur pour ne pas avoir proposé 3SA. Sa mauvaise foi est manifeste. Passer dans cette situation indique à l'évidence une ouverture banale et minimum, sans fit franc à Trèfle. Theodore Lightner ne pouvait raisonnablement plus demander le chelem. Heureusement pour les Américains, les Anglais ne firent pas mieux dans l'autre salle, bien que George Morris, en Ouest, ait immédiatement indiqué le fit à Trèfle.

Au jeu de la carte, Ely est rarement brillant et l'analyse, à la table ou *post mortem*, n'est guère son fort.

♠ V 4 2			
♥ 10			
♦ D (V 10 8 4) 3			
♣ (D) 6 2			
♠ 10 6	N O E S	♠ A R (9 8 5) 3	
♥ A (R 9 4) 2		♥ (D 7) 6	
♦ A R (7 2)		♦ 9 6	
♣ 8 3		♣ 7 5	
		♠ D 7	
		♥ (V 8 5) 3	
		♦ 5	
		♣ A R (V 10) 9 4	

Il joue ici 4♥ en Ouest après une ouverture de 1♣ de Guy Domville en Sud. Evidemment, 4♠ est plus facile mais la question n'est pas là. Sud ayant encaissé deux Trèfles sur l'entame de son partenaire dans la couleur, il rejoue son singleton à Carreau. Un débutant gagnerait après As et Dame de Cœur, ce qui révèle la courte de Nord, petit Cœur pour le 9, puis Roi de Cœur suivi d'un coup à blanc à Pique pour établir la couleur.

Ely encaisse effectivement l'As d'atout, notant bien la chute du 10 en Nord, mais continue curieusement par trois tours de Pique en coupant le dernier en main. Il joue ensuite le Roi de Carreau, que Sud refuse très justement de couper, et (situation en gras sur le diagramme) le 2 de Carreau, coupé au mort et surcoupé par Sud, qui revient atout pour la Dame du mort. Le 9 de Pique maître est coupé par Sud, Ely surcoupe et doit concéder le quatrième Carreau de sa main. Abstention faite de la pertinence du plan de jeu adopté, il n'a pas vu sur



SCIENCE ET RAISON

CONTRE

CHANCE ET SUPERSTITION



Au restaurant, deux grandes tablées se faisaient face avec, d'un côté, les farouches partisans du Lapin et, de l'autre, les soumis thuriféraires de l'Ogre. Le match se poursuivait par inconditionnels interposés tandis que les seuls véritables protagonistes s'ignoraient.

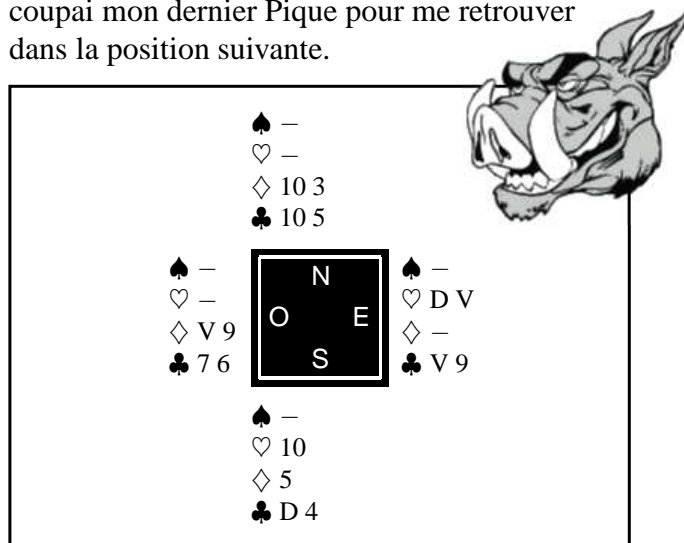
À la surprise de tous, le Lapin, pensif, avait peu d'appétit et semblait même morose. Le Toucan, au contraire, faisait ripaille, s'extasiant devant chaque mets et tendant sans cesse son verre à qui voulait bien le remplir. Plus loin, Karapet s'évertuait vainement à narrer ses innombrables malheurs alors que chacun était suspendu aux lèvres de l'Ogre qui avait entrepris de relater son dernier exploit avec force détails.

« – Briller, chez moi, n'est pas un but, coquetait-il, c'est un état... ou plutôt une *Weltanschauung*, vous savez, ce concept schopenhaurien que l'on rend imparfaitement par "vision du monde"... ou bien peut-être un devoir... oui, c'est exactement ça, un devoir... de pédagogie ! Tenez, par exemple, cette main que j'ai jouée l'autre soir au Club des Nains de Jardin. Quelqu'un aurait-il de quoi écrire ?

– Bien sûr, mais c'est un feutre indélébile, proposa quelqu'un.
– Il fera l'affaire. »

De sa grosse main velue, l'Ogre s'empara du feutre et se mit à griffonner un diagramme sur la nappe blanche.

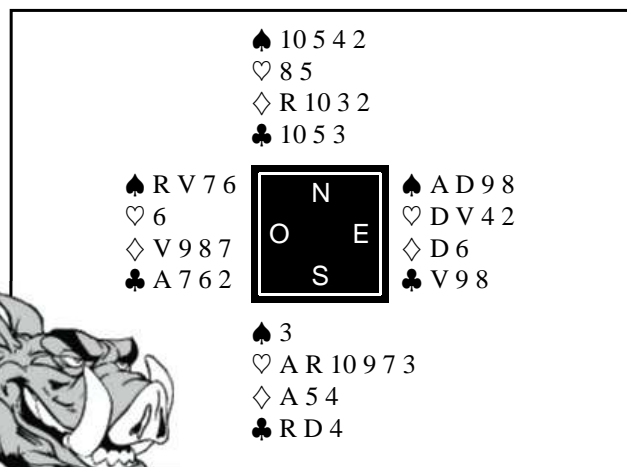
Roi de Cœur, et constatai le mauvais partage. N'ayant qu'une remontée au mort, je ne pouvais jouer deux fois Trèfle vers ma main et je présentai donc le Roi de Trèfle. Or, pour mon grand plaisir, c'est Ouest qui détenait l'As. Celui-ci fit alors une double erreur, la première fut de prendre, la seconde de me faire couper à Pique, contribuant ainsi à me raccourcir en vue d'une fin de coup. J'encaissai en effet l'As et le Roi de Carreau, et coupai mon dernier Pique pour me retrouver dans la position suivante.



Vous comprendrez qu'il ne me fut pas difficile de reconstituer la main d'Est et le malheureux, remis en main à Cœur, dut me rendre le 10 de Trèfle du mort*. Un coup splendide non ?

– Je ne vois pas ce que vient faire votre "devoir de pédagogie" dans cette histoire, intervint un rival de la table d'à côté, qui avait attentivement suivi l'exposé de l'Ogre.

– Sachez, mon brave, que persifler n'est qu'une malhabile façon de cacher son amertume. Je sens clairement poindre dans votre remarque acerbe



« – Je jouai 3♥ après qu'Est eut ouvert de 1♣ et soutenu son partenaire à 2♠. Ouest entama à Pique, je coupai la continuation d'Est, tirai As et


* Cette donne provient de la finale de comité du 4 Mixte Excellence (4-5 mars 2006), mais elle n'a pas été jouée de la manière décrite par l'Ogre.

ce légitime sentiment de dépit dû à l'irritante constatation de vos propres limites. Je ne vous en tiens nullement rigueur, mais vous comprendrez que je ne daignerai pas vous expliquer l'évidence... Comment trouvez-vous ce Château Margaux ? poursuivit-il en se tournant vers ses voisins. Pour ma part, j'estime qu'il accompagne à merveille le Pouligny-Saint-Pierre. »

L'importun s'éclipsa en grommelant des imprécations qui firent frémir l'Arménien. On applaudit la prestation ainsi que la répartie de l'Ogre qui, ayant empoché le feutre, interpela Karapet en la gratifiant d'une vive bourrade : « Ne vouliez-vous pas dire quelque chose, mon ami?... » puis s'empressa d'entamer la terrine de chevreuil aux cèpes et au cognac de son voisin.

Quelques dives bouteilles et pantagruéliques mets plus tard, les troupes s'en retournèrent, allègres, vers le club. Sur le court trajet, le Lapin soliloquait, les yeux rivés sur un point mystérieux du ciel. Karapet se trouva paralysé quelques instants par un chat noir qui venait de lui couper la route. Le Toucan titubait, tout content. Et l'Ogre épongeait l'abondante sueur qui couvrait les vastes proportions de son faciès ingrat.

Aux Griffons régnait une atmosphère enfumée et confuse. Mais lorsque les joueurs reprirent place, les conversations et les cigarettes s'éteignirent d'un coup pour faire place à un silence empreint d'une respectueuse attention. La première donne infligea un rude coup au moral des disciples de la science et de la raison. Karapet se retrouva au volant d'un contrat aisé de 3SA.



♠ 10 9 8 7	♥ A 10 9	♦ A 10 9 8	♣ A R									
<table border="1"> <tr><td></td><td>N</td><td></td></tr> <tr><td>O</td><td></td><td>E</td></tr> <tr><td></td><td>S</td><td></td></tr> </table>					N		O		E		S	
	N											
O		E										
	S											
♠ A V	♥ R V 8 3	♦ R V	♣ 10 9 7 6 5									
N	E	S	O									
Karapet	Timothy	Ogre	Lapin									
1SA	—	2♣	—									
2♠	—	3SA	fi n									


Timothy entama le 2 de Trèfle en quatrième meilleure et Karapet prit le temps de faire son

plan de jeu : « bien, se dit-il, les deux Dames rouges tombées, j'ai neuf levées, trois dans les noires et six dans les rouges. Il me faut juste éviter de donner la main en Est afin qu'il ne traverse pas les Piques... »

Le Lapin, qui s'était légèrement assoupi pendant la réflexion de l'Arménien, fut tout surpris d'entendre la voix assurée du déclarant appelant un petit. Trifouillant dans son jeu, il y trouva un Trèfle à fournir tout en faisant choir le Roi de Pique sur le sol. N'ayant pas chaussé ses lunettes, Karapet crut voir la Dame de Trèfle et reconsidéra son plan de jeu : « Timothy détient le Valet de Trèfle quatrième. Je peux donc compter sur quatre plis de Trèfle... »

Il encaissa l'As et le Roi de Trèfle sous le regard courroucé de son partenaire. À sa grande déception, aucun honneur n'apparut et, confus, il encaissa dans la foulée le Roi et l'As de Carreau, puis joua le 10 pour affranchir le 9, défaussant un Trèfle du mort. Timothy prit la Dame et encaissa ses deux Trèfles (tandis que Karapet défaussait deux Piques) avant de ressortir à Pique.

♠ 10 9	♥ A 10 9	♦ 10	♣ —									
♠ R 6 5	♥ D 7 6	♦ —	♣ —									
<table border="1"> <tr><td></td><td>N</td><td></td></tr> <tr><td>O</td><td></td><td>E</td></tr> <tr><td></td><td>S</td><td></td></tr> </table>					N		O		E		S	
	N											
O		E										
	S											
♠ D 4 3	♥ 4 2	♦ 7	♣ —									
♠ A V	♥ R V 8 3	♦ —	♣ —									



Est-Ouest étant crédités de trois plis, Karapet joua l'As de Pique du mort, sur lequel apparut le Roi du Lapin.

« — J'y suis, pensa l'Arménien, cette Dame de Trèfle que j'ai cru voir était en fait la Dame de Pique. S'il joue le Roi, c'est pour insinuer le doute dans mon esprit. Il lui reste la Dame de Pique sèche et la Dame de Cœur quatrième... »

Il joua donc avec confiance les dernières cartes : Cœur pour le 10, As de Cœur et 10 de Carreau. Il était tellement certain de son plan de jeu qu'il ne vit pas le Lapin défausser un petit Pique sur le Carreau. Triomphant, il posa le 10 de Pique sur la table — « ...pour la remise en main ! commenta-t-il à haute voix. Cher Lapin, je revendique les deux derniers C... » — pris timidement de la

Dame par Timothy qui, incrédule, fit la dernière levée du 4 de Pique.

Immobile, la bouche entr'ouverte, quelque chose d'indéfinissable, entre éclat de rire et sanglots convulsifs, dans ses yeux exorbités, Karapet présentait tous les symptômes d'une attaque. Il resta figé ainsi, même lorsque l'Ogre, qui s'était trop longtemps contenu, finit par intervenir :

« – Vous le faites exprès ! Vous m'en voulez ! Pourquoi faut-il que...

– Excusez-moi, Timothy, d'avoir coûté une levée avec ce Roi de Pique, le coupa le Lapin. Mais étant donné qu'il était pénalisé, il m'a bien fallu le jouer à la première occasion.

– Ce n'est rien partenaire, ce n'est rien. L'essentiel n'est-il pas de marquer dans notre colonne ?

– Enchaînons, reprit l'Ogre, en s'efforçant de garder un ton posé. »

Comme personne ne semblait vouloir bouger, il se montra sous son véritable jour :

« – Prenez vos cartes, sacrebleu ! On ne va pas y passer la nuit, quand même ! »



Sortant de sa torpeur, Karapet saisit mécaniquement les cartes de la donne suivante et le match reprit son cours chaotique...

ASUURE